

Juárez, unique ...et si rare

Pour commencer : « El Choclo » déconstruit – que dis-je, désossé – reconstruit en cathédrale polyphonique et en poème murmuré. Et puis, « Malena » avec la voix plus cassée encore que Manzi ne l’a écrit. Un « Volver » de chair et d’éther à la fois. Et puis aussi cette « Zamba por vos », en hommage à Mercedes Sosa, avec un regard vers les cintres, une main vers le ciel dans le dernier souffle du dernier accord... Rien de plus, rien de trop. Que dire encore ? Ah oui...

« Yesterdays », car nos hiers et leurs mélancolies sont après tout, en soi, un tango et peu importe qu’il ait été écrit par les Beatles. Là, on soupçonne Rubén Juárez d’avoir eu vent de la si fine interprétation de « Cholo » Montiróni.



www.rubenjuarez.net

Il était à Paris, Rubén le Preux, le Fou, le Grand, sur la scène de ce Studio de l’Ermitage qui prend dans un tel soir de faux et beaux airs de « Trastienda » portègne, moins grande que l’originale, tout aussi aimantée par la passion que peuvent se consacrer mutuellement un artiste et son public. Il lui offrit même, comme une blquette de musette, quelques mesures de Francis Lemarque. « Sous le ciel de Paris » s’envola alors une chanson, là, là... légère, festonnée comme un *valsecito criollo*.

Ce type est un artiste rare. Immense. Le mesure-t-on vraiment ? Il aurait fallu – que sais-je – l’attacher, le kidnapper, le garder prisonnier en cette veille d’armistice. Il n’a fait que passer dans un concert aussi unique que ses phrasés et son swing. Un concert comme un de ses fameux « sauts dans le vide » tels que les a si bien définis Luis Tarantino. En vérité, la magie qui tresse ensemble sa voix et son instrument ne se dénouera que dans leur dernier soupir. Il l’a chanté, c’est écrit : « nous mourrons ensemble, mon bandonéon et moi ». Qu’ils prennent leur temps, surtout ! Mais qu’ils reviennent, vite ! ■

Jean-Luc Thomas

PUB